recommence de plus belle. Un gen-darme tombe asphyxié dans une maison en feu. Mandement se jette dans les flammes et le rapporte sur ses épaules, non sans de graves brûlures. Une femme tombe dans un puits, ses efforts pour en sortir font crouler quelques pierres de la paroi dégradée. Blessée, elle pousse des cris affreux, car l'éboulement continue sur elle. Mandement descend dans ce puits, qui s'effondre sous ces pieds, et, par des prodiges de courage et d'adresse, il en sort, portant la femme dans ses bras. Je passe sous silence bien d'autres sauvetages dont la liste serait trop longue.

Enfin, en 1870, il monte sur le toit d'une maison incendiée. L'échelle glisse, il tombe et se brise la jambe droite. Et le voilà encore au lit pendant trois mois, et tout le monde l'oublie, et il se lève estropié... C'est bien le cas, cette fois, de dire à l'humanité : "J'ai fait assez pour toi qui ne fais rien pour moi... j'y renonce !" Point du tout. Mandement est incorrigible. En 1875, une inondation survient. Armé d'une barre de fer, il perce un mur, attire à lui des vieillards, des femmes, des enfants, et, tout infirme qu'il est, les trans- en porte, de toits en toits, en lieu sûr. Et ce qui est admirable, messieurs, c'est que Mandement ne se contente pas de pratiquer : il fait des élèves. Ses fils marchent sur ses traces. Le second a déjà conquis sa petite médaille. Le dévouement est de tradition dans cette famille-là. — C'est la profession paternelle ; on la continue.

Aujourd'hui, Mandement a soixante-sept ans. Il est pauvre, et la rupture de sa jambe droite a tout récemment entraîné dans une chute la fracture de son bras droit. L'Académie ne croit donner qu'une faible marque de son estime à cet invalide du dévouement, en lui décernant un prix Honoré de Sussy de 2,000 francs.

S'il est une profession honorable entre toutes, mais pénible et mal rétribuée, c'est bien celle de ces modestes institutrices de campagne à qui leur entourage n'accorde pas toujours le respect auquel elles ont droit, le paysan étant ainsi fait, qu'il estime plus le vétérinaire qui soigne ses bêtes que le maître d'école qui instruit ses enfants. Quelle triste destinée que celle de la plupart de ces jeunes femmes, à qui l'éducation, l'instruction ont révélé tout un côté de la vie qui leur est fermé, et qui ne connaissent certains besoins de l'esprit et du cœur que pour en sentir plus amèrement la privation ! Quand le dévouement professionnel s'associe chez elles à toutes les vertus domestiques, à quel point ne sont-elles pas méritantes !

Telle est Mlle Geneviève Guitard, autrefois institutrice à Sainte-Geneviève, dans l'Aveyron, dont toute la vie (et elle a soixante-et-onze ans) a été consacrée non-seulement à ses élèves, mais aux pauvres, aux affligés, aux malades, aux infirmes, à sa mère, à ses frères, à ses neveux, à ses sœurs, dont une impotente, que pendant trente-sept ans, tous les dimanches, elle a porté sur ses épaules à l'église, ne voulant confier à personne son précieux fardeau.

Marie Argoud est le modèle parfait de ces serviteurs, moins légendaires qu'on ne le croit, qui associent tellement leur destinée à celle de leurs maîtres, qu'ils épousent peu à peu toutes leurs joies, toutes leurs douleurs, toutes leurs détresses. Entrée en 1829 au service d'une famille peu fortunée, elle n'a pas cessé depuis lors, et après la mort de son maître, de témoigner à la veuve et à ses cinq enfants une affection dont ils ont voulu nous apporter eux-mêmes le témoignage. Un seul trait, cité par eux, donnera la mesure de son dévouement. En 1831, on se battait dans les rues de Lyon. Le maître de Marie, inquiet sur le sort de sa mère, qui habite un autre quartier, veut à tout prix avoir de ses nouvelles. Il va sortir. Marie lui barre le passage : "Monsieur, vous ne sortirez pas ! Si vous êtes tué, que deviendront ces enfants-là ? Ma vie est moins précieuse que la vôtre !... J'y vais !..." Rien ne peut la retenir : elle part, traverse les rues, franchit les barricades, et, risquant vingt fois sa vie, rapporte enfin au logis les nouvelles désirées.

Ses qualités de cœur ne se sont pas exercées dans cette seule famille. Sans que son devoir journalier en souffrit, elle trouvait le temps, elle le trouve encore, malgré ses infirmités, de veiller, de soigner les pauvres gens du voisinage, de solliciter pour eux des secours, ou leur admission dans quelque asile ou quelque maison spéciale. Enfin, détail touchant et qui résume en un seul mot toute une vie de sacrifice, dans le quartier qu'elle habite, elle est moins connue sous le nom de Marie Argoud que sous celui de Marie Bourbon, du nom de ses maîtres. Elle est de leur famille, en effet ; et ce nom très honorable qu'on lui donne, qu'elle accepte naïvement, elle l'honore encore en le portant.

INSTITUTION DES ROGATIONS

Les rogations furent fondées par Mgr Mamert, de Vienne, et voici à quelle occasion.

Vers l'an 468, la ville de Vienne fut affligée de plusieurs calamités qui présageaient des calamités plus grande encore, c'étaient des incendies fréquents, des tremblements de terre presque continuels, des bruits lugubres qu'on entendait pendant la nuit ; on voyait des cerfs et d'autres bêtes sauvages paraître en plein jour dans les places les plus fréquentées de la ville. Soit que ce fussent en effet des animaux ou que ce ne fussent que des spectres, les augures qu'on en tiraient n'étaient pas moins sinistres. Plusieurs des principaux de la ville de Vienne crurent devoir en sortir de peur d'être enveloppés dans les ruines ; les autres étaient dans de continuelles frayeurs, et ils attendaient avec impatience la fête de Pâques, espérant qu'elle serait pour eux comme une réconciliation solennelle avec le Seigneur et que la fin de leurs péchés serait celle de leurs maux.

Ils ne se trompaient pas ; mais pour les affirmer dans ces sentiments de pénitence Dieu permit que leurs alarmes redoublassent dans le temps même où ils se flattaient de les voir finir.

En effet, comme tout le peuple célébrait dans l'Eglise la vigile de Pâques avec un rehoulement de ferveur, on entendit un fracas plus terrible qu'à l'ordinaire, et l'on vint annoncer que le palais, situé dans le lieu le plus élevé de Vienne, était tout en feu et menaçait la ville d'un embrasement général. Le peuple, alarmés, quitte aussitôt l'église pour tâcher d'arrêter l'incendie ou pour sauver ses effets. Le saint évêque Mamert demeura seul, prosterné devant l'autel, et ses larmes furent plus efficaces pour éteindre les flammes que les efforts des habitants. Ce fut en ces tristes circonstances que ce saint évêque, resté seul en prières, forma la résolution d'instituer des jeûnes et des processions solennelles pour désarmer le bras vengeur de Dieu. Il laissa passer les fêtes de Pâques sans en parler pour ne pas troubler la joie de cette solennité ; mais aussitôt après, il communiqua son pieux dessein, qui fut unanimement approuvé. On craignait fort que le Sénat de Vienne ne s'opposât à cette nouvelle institution, attendu qu'il souffrait à peine les anciennes ; mais la componction qui serait alors tous les cœurs les rendit aisément dociles.

On choisit pour le jeûne les trois jours qui précèdent l'Ascension. Saint Mamert, pour éprouver la ferveur de son peuple, marqua pour la station du premier jour une église assez proche de la ville ; mais le jour suivant, il assigna un terme beaucoup plus éloigné, où l'on devait se rendre en procession, en chantant des psaumes et d'autres prières. Telle fut dans l'Eglise de Vienne l'institution des Rogations, qui préserva la ville des malheurs dont elle était menacée. Plusieurs églises eurent recours au même remède, et cette sainte pratique, établi d'abord dans les Gaules, le fut dans la suite partout.

Quel habile et puissant harmoniste il faut être pour mettre d'accord ces trois dissonances de la politique : les idées, les passions et les intérêts !

A MON AMIE A.

SOUVENIR DES PREMIÈRES AMOURS

Il a passé l'âge de nos amours
Nous prodiguant ses beautés et ses charmes,
Il a passé, mais j'y pense toujours ;
Son souvenir voile mes yeux de larmes.

Il a passé comme un nuage d'or
Il a brillé comme une ardente étoile
Mais, je le vois, je le poursuis encor,
Partout où Dieu conduit ma frêle voile.

Tout était beau, je ne voyais que fleurs,
Et n'entendais que douces harmonies ;
Le ciel brillant dévoilait ses splendeurs,
Pour m'enivrer de douceurs infinies.

Je ne voyais que paisibles vallons,
Et mon esprit errant dans le bocage,
Y rencontrait, sur les tendres gazons,
Ton doux sourire et ta vivante image.

Divin sourire, à mon âme adressé,
Timide aveu de ta lèvre en prière,
Eclair brillant que mon œil exerce,
Voyait tomber de ta belle paupière,

Rêves dorés, de mon amour en feu,
Illusion qui sans cesse en mon âme
Créez l'espoir, en vous disant adieu,
Je l'ai senti, plus forte était ma flamme !

Sur ce passé de notre tendre amour
N'as-tu jamais laissé tomber des larmes ?
Son souvenir, perdra-t-il quelque jour
Dans ton esprit, ses douceurs et ses charmes ?

Tu reviendras, ô moment de bonheur
Ou si souvent, j'entendais ta prière ;
Ou plein d'amour je t'appelais ma sœur,
Et n'entendais par toi, nommer ton frère !

LÉON D.

LES CAPRICES DE LA FOUDRE

A Naples, en 1773, pendant une fête que donnait lord Tylnes, la foudre tomba sur son palais ; elle parcourut tous les appartements, enlevant partout toutes les dorures qu'elle rencontrait, n'en épargnant aucune, et n'en laissant nulle part, ni aux corniches, ni aux fauteuils, ni aux cadres des tableaux et des glaces, ni aux jambages des portes, etc.—Des cinq cents personnes qui, ce soir là, se trouvaient réunies dans les appartements du lord, aucune pourtant ne ressentit les atteintes du fluide capricieux.

A Vienne, en 1861, la foudre tombe dans une église, dédore une des colonnes de l'autel, et va dorer aussi bien que le plus habile doreur une burette d'argent.

Quelquefois on la voit frapper un magasin rempli de fourrages. Elle en brise et fond toutes les vitres, ne cause aucun dommage à la paille et n'y met point le feu.

La foudre s'amuse aussi parfois à photographier sur le corps de ceux qu'elle frappe l'image des objets qu'ils portent ou qui se trouvent dans le voisinage. Raspail raconte qu'un enfant fut atteint de la foudre au moment où il dénichait un nid d'oiseaux ; il ne mourut point, mais il garda sur la poitrine le dessin du nid et de l'oiseau qui couvait. D'autres racontent des faits analogues, où les arbres, les fleurs, les feuilles sont imprimées sur les personnes foudroyées avec une fidélité, avec une très grande perfection, et d'une façon indélébile. C'est un tatouage instantané et ineffaçable.

Ce singulier phénomène de photographie servit un jour à déceler un voleur. Le Dr Devendinger, de Vienne (Antriche), revenait d'une visite aux environs de cette ville. A sa descente du wagon qu'il occupait, il aperçut qu'un porte-monnaie portant son chiffre (deux D entrelacés inscrits en or) a disparu. Il lui avait été volé, mais par qui ? A quelque temps de là, après un violent orage, ce docteur reçoit dans son hôpital un malade qu'on lui dit avoir été recueilli gisant presque sans vie sous un arbre foudroyé. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit sur la cuisse de ce malade, admirablement tracé, le chiffre incrusté sur son porte-monnaie !

Il s'informa alors si dans les vêtements de cet homme ne se trouvait point un objet en émail qui lui avait été dérobé. En effet, l'homme foudroyé était le voleur. Dans cette circonstance, la foudre se fit l'auxiliaire de la justice, en dénonçant

elle-même le coupable par l'étonnante propriété qu'elle possède d'imprimer l'image exacte des objets extérieurs sur le corps qu'elle foudroie.

Enfin, elle peut, dans sa forme globuleuse, prendre l'apparence d'un animal, s'il faut en croire Babinet, qui racontait à ses collègues de l'Académie des sciences le fait suivant :

Rue St-Jacques, à Paris, dans le voisinage de Val-de-Grâce, la foudre, sous l'apparence d'une boule, sortit de la cheminée d'une chambre habitée par un tailleur, en renversant un châssis de papier qui la fermait. Cette boule de feu ressemblait à un jeune chat de grosseur moyenne, pelotonné sur lui-même et se mouvant sans s'aider de ses pattes ; le chat s'approcha comme pour jouer, des pieds du tailleur, mais celui-ci les écarta doucement afin d'éviter tout contact avec cet objet terrifiant. Après quelques secondes, le feu s'éleva verticalement à la hauteur de l'ouvrier assis, qui le regardait, et qui, pour éviter d'être touché au visage, se redressa en se renversant en arrière.

Le météore continua à s'élever et se dirigea vers un trou percé dans le haut de la cheminée pour faire passer un tuyau de poêle en hiver ; "mais que la foudre ne pouvait voir, dit l'ouvrier, car il était fermé par du papier ;" le globe électrique le décola sans l'endommager, entre toujours aussi lentement dans la cheminée, et, après avoir pris le temps de monter jusqu'au haut du toit, produisit une épouvantable explosion qui démolit le faite, jeta les débris dans la cour, et enfonça les toitures de plusieurs petites constructions.

Voilà ce que Babinet racontait à l'Académie des sciences, sans doute il ajoutait foi au récit de l'ouvrier. Mais celui-ci, dominé par la peur, a-t-il pu bien observer le phénomène et s'en rendre compte ? Cette foudre qui se transforme en chat et veut folâtrer comme un petit minet, est bien étrange, et franchement on conçoit la stupefaction de l'honnête tailleur. Il a dû en perdre la tête.

Il meurt annuellement en France à peu près quatre-vingt-dix personnes frappées par la foudre. Parmi elles, les hommes sont en majorité ; les femmes jouissent d'une immunité que la statistique constate, mais dont elle ne peut pas rendre compte. On dit bien que les vêtements de la femme la préservent mieux que l'homme n'est préservé par les siens ; que la taille de l'homme le désigne plus spécialement aux coups de la foudre ; mais pourquoi les enfants sont-ils rarement tués, tandis que sur cent personnes foudroyées il y a vingt-neuf femmes et soixante-et-onze hommes.

Faites en l'essai.—Durant plusieurs années j'ai souffert de maux de reins, de la pierre, etc ; mon sang était vicié, j'étais abattu et incapable de travailler ; j'avais de la peine à marcher et j'étais comme un vieillard décrépité. Je n'ai trouvé aucun remède pour me soulager si ce n'est les Amers de Houblon et depuis que j'en ai fait usage je suis parfaitement rétabli. Je ne souffre plus du mal de reins ni de la pierre et aujourd'hui je suis aussi fort qu'un homme de 30 ans bien que je sois âgé de 72 ans. Je suis convaincu que ce remède aura le même effet pour les personnes de mon âge. Il vaut la peine d'en faire l'essai.—UN PÈRE DE FAMILLE.

Toux.—Les *Brown Bronchial Troches* sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge.—LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les *Orateurs* et les *Chanteurs* reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

UN RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. D'ailleurs, vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchial Troches" se vendent seulement par boîtes.